

Geneviève Orssaud

Écriture d'une histoire politique à travers le polar militant en Argentine

Jorge Luis Borges et Ernesto Bioy Casares introduisent le genre policier en Argentine, en s'inspirant d'Edgar Allan Poe et notamment de *Double assassinat dans la rue Morgue*, dont le crime a lieu dans une chambre fermée. Les auteurs, sous le pseudonyme de Bustos Domecq, parodient le genre :: dans les nouvelles qu'ils coécrivent, c'est le « détective » qui est enfermé, le coiffeur don Isidro Parodi qui a été emprisonné à la suite d'une erreur judiciaire. Celui-ci résout des enquêtes depuis sa cellule de prison, en interprétant de façon absurde la version incomplète de celui qui le consulte, un récit qui n'est plus celui du crime mais ressemble déjà à celui de l'enquête. De nombreux auteurs s'essayaient au genre à leur suite et le transformèrent. C'est Rodolfo Walsh qui donne vie au polar politique en Argentine, en l'associant à son activité de journaliste : dans un contexte politique difficile, le journaliste est un enquêteur. De nombreux auteurs argentins pratiquent des emprunts au polar politique pour introduire des intrigues dans des fictions traditionnelles, qui se font ainsi le reflet de gouvernements toujours plus intrigants. Ces récits narrent une enquête dont l'enquêteur est le lecteur et le mystère le réel : le lecteur peut ainsi garder une certaine lucidité sur ce que traverse son pays malgré les pertes de repères sociaux et politiques dus aux régimes militaires. C'est notamment vrai quand ces derniers enjoignent à la délation, laissant ainsi entendre que chacun peut être dénoncé par ses voisins. Les raisons pour lesquelles on peut être arrêté dans une dictature n'étant jamais très définies, les plus simples échanges sur l'actualité entre voisins disparaissent. C'est pourquoi un roman permettant au lecteur de discerner certains agissements de son gouvernement peut être si important.

À partir de la dernière dictature instaurée en 1976 par la junte militaire dirigée par Jorge Rafael Videla, de nombreux romans s'inspirent du genre policier et consignent des faits historiques. Ces fictions ne sont pas sans rapport avec une Histoire détruite, qui doit faire l'objet d'une enquête pour être connue et ne pas disparaître. On peut citer pour exemple les romans de Ricardo Piglia (le très codifié *Respiración artificial*, 1981), de Mempo Giardinelli (*Qué solos se quedan los muertos*, 1985), ou encore de Juan Martini (*El cerco*, 1977). Il est à noter que les romans cités de Giardinelli et Martini sont aujourd'hui introuvables en Argentine. C'est le sort de nombreux textes d'écrivains militants émettant une critique politique du pays à cette période – d'autres romans de Giardinelli et Martini se trouvent facilement dans les librairies argentines. D'une façon générale, la littérature argentine des années 1980 est habitée par le réel. Cela s'explique certainement par l'échec des procès entrepris dès 1985 par le président Raúl Alfonsín : militants et militaires partagent le banc des accusés, donnant naissance à la théorie des deux démons, puis les procès se voient empêchés et les condamnations annulées par les lois successives de Punto Final et d'Obediencia debida, et les décrets de remise de peine du président Carlos Sául Menem¹. La littérature se constitue mémoire vive des Argentins, c'est-à-dire que le lecteur doit comprendre des références souvent non explicitées pour se faire ensuite le porteur de cette mémoire, afin de la compléter.

La plupart des témoignages sont focalisés sur la violence du terrorisme d'état, faisant parfois oublier le rôle des militants.

Néanmoins, quelques auteurs de romans noirs témoignent de la militance. Je m'intéresserai dans ce travail à Rolo Díez et Raúl Argemí, du fait de leurs origines militantes. Aucun de ces deux auteurs n'est publié en Argentine, malgré le témoignage qu'ils portent sur son histoire. Ces deux auteurs étaient des combattants de l'ERP-PRT, *Ejército revolucionario del pueblo - Partido Revolucionario de los Trabajadores*, la guérilla marxiste. Díez est libéré en 1973 après deux années d'emprisonnement et s'exile en Europe en 1977, tandis qu'Argemí est incarcéré en 1974 et libéré en 1984, au retour de la démocratie ; le premier s'installe définitivement au Mexique, le second vit une quinzaine d'années en Patagonie avant de s'installer en Espagne en 2000. Après la guérilla, tous deux deviennent journalistes, ils entretiennent donc un rapport aigu avec leur actualité. Díez commence par écrire un roman très documenté sur l'histoire de la guérilla, *Los compañeros* (1984), où il narre à la fois l'expérience personnelle d'un guérillero et l'histoire de l'ERP. Il décide ensuite de « romancer » ce texte, et publie *Vladimir Ilich contra los uniformados* en 1989, qui donne un témoignage global de la dernière dictature. En 1991, il publie *Paso del tigre*² dont la narration se déroule en Argentine et au Mexique. Ces trois romans sont consacrés à la dictature de la junte. L'auteur y fait une critique sociale virulente toujours directement liée au réel, comme il le précise ici :

en la novela negra latinoamericana existe una relación más clara y directa con el tema de los nexos entre poder y criminalidad (tanto la de arriba como la de abajo). Tiene que ver con la historia de América Latina de los últimos 30 años. Es una historia de mucha violencia, rebeliones populares, guerrillas, en el marco de una durísima confrontación entre el poder y las demandas populares. Y eso marca mucho en la actualidad.³ (Piacente)

Argemí situe toujours ses romans en Argentine, la plupart en Patagonie, dont les villes isolées sont à son sens représentatives de la population nationale : « Todas las ciudades patagónicas son como islas en medio de esa inmensidad solitaria, pobladas con un alto porcentaje de inmigrantes, internos y europeos »⁴ (EFE). Aucune de ses fictions ne se déroule pendant la dictature, mais toutes y font référence. Dans *Los muertos siempre pierden los zapatos* (2002) et *Penúltimo nombre de guerra* (2004), les deux romans que j'étudierai ici, il affirme des valeurs militantes au travers d'une critique sociale. Il montre également à quel point l'organisation sociale actuelle découle de la dictature, terminée il y a moins de trente ans.

Les romans de ces deux auteurs sont proches du roman policier. Ceux de Díez ont valeur de témoignage, et chacun y joue son rôle, les militants, les militaires et la population civile. Ses textes empruntent son intensité dramatique au roman noir ; j'emploie ici le terme « roman noir » car aucun détective ne mène d'enquête sur les meurtres qui y sont décrits et dont on connaît les coupables, installant un climat d'oppression dans le roman. C'est le lecteur qui tient le rôle de détective, grâce aux éléments (réalistes) que lui livre la narration. Dans les romans d'Argemí, il y a toujours une enquête, dans le but de connaître la vérité plus que pour

faire justice. C'est dans cette enquête que le témoignage s'infiltrer. À travers les témoignages transmis par Díez et Argemí, on peut entrevoir une histoire de l'Argentine et la réaffirmation de l'idéologie militante.

L'Histoire pour mémoire

Díez et Argemí, en liant leurs narrations aux années 1970 en Argentine, laissent des récits de l'Histoire s'infiltrer dans leurs narrations. Tandis que Díez adapte le roman noir à une volonté testimoniale, chez Argemí, le témoignage s'insinue dans des romans qui prennent la forme du polar, un peu plus violent et morbide que le policier classique.

Dans son premier roman, *Los compañeros*, que Díez écrit pour raconter son expérience au sein de l'ERP, les parts de fiction et de témoignage sont difficiles à dissocier. Pourtant, il ne fait aucun doute que c'est un récit fictionnel. Le livre se partage entre deux voix d'énonciation, l'une à la première personne du singulier, dans les chapitres intitulés « Roberto », l'autre à la troisième personne du singulier, dans les chapitres intitulés « Los compañeros ». Ces deux titres s'alternent, faisant osciller le récit entre la narration de l'histoire individuelle de Roberto et celle de l'histoire collective de l'ERP. Le roman dans son ensemble tente de comprendre les raisons qui ont mené l'organisation à sa défaite, en se remémorant son histoire, c'est en ce sens une « enquête historique ». Roberto est un personnage de fiction ; peut-être est-il une projection de Rolo, nom de guerre de Rolando Díez, mais ce n'est jamais stipulé. Il est un observateur critique, qui nous raconte son expérience militante, l'histoire des militants qu'il rencontre, les défauts qu'il croit déceler dans l'organisation de la guérilla, et ses opinions politiques personnelles. Le narrateur des chapitres « Los compañeros » n'a pas de nom, il décrit tous les militants, entre autres Roberto, sans jugement politique ni éthique, et ces chapitres sont parsemés d'une histoire détaillée et explicative de la militance, en particulier de l'ERP. Dans cette histoire, les faits tiennent lieu de dates, ce sont eux qui en créent la chronologie. C'est une histoire qui n'a pas encore été écrite, et ne tient donc pas encore lieu d'Histoire. Elle n'est pas encore inscrite dans la mémoire collective et l'événement ne peut être nommé par sa date.

D'autre part, une histoire articulée se dessine, dont les nouveaux faits découlent des précédents. On est loin du récit historique comme du roman de non-fiction, genre habituellement attribué en Argentine à *Operación Masacre* (1956) de Walsh après que le terme a été créé pour *In Cold Blood* de Truman Capote (1966). Dans le roman de Walsh – je me réfère à celui-ci car des faits historiques et politiques y sont consignés – l'enquête du journaliste, qui n'est autre que Walsh lui-même, est décrite étape par étape sans être transposée dans la fiction. C'est l'écriture narrative qui fait de cette enquête un roman. L'Histoire y est reconstituée non pas comme un récit cohérent en constante évolution, mais rétrospectivement, à partir de témoignages entendus dans le désordre qu'il cherche à assembler, afin de comprendre et reconstruire le déroulement d'un événement. Pour Walsh, qui cherche à reconstituer un massacre de civils commandité par le gouvernement, l'Histoire est

étrangère à l'individu, occultée par un régime militaire – c'est typique du récit policier argentin ; pour Díez, dans ce roman consacré à l'histoire de la lutte militante à laquelle il a pris part, l'Histoire est évolutive et familière et, même dans la tentative de comprendre l'échec de la guérilla, elle apparaît toujours cohérente et lisible.

Vladimir Ilich... propose un traitement très différent de la dictature, bien que l'auteur le considère comme une deuxième écriture de *Los compañeros*. Il est entièrement écrit à la troisième personne du singulier, et présente plusieurs personnages, relatant par ce biais de nombreuses histoires de l'époque, qui reconstituent dans leur ensemble une histoire sociale de ces années, tous ces personnages se croisant, mêlant leurs vies. Díez nous présente des militants, dont un infiltré dans un centre clandestin de détention, des chefs militaires, des tortionnaires, des retraités anarchistes, et, le personnage principal, un jeune lecteur assidu de bandes dessinées. On a donc un témoignage général sur la dictature, où la multitude de parcours individuels, assez peu précis pour permettre l'identification du lecteur, cherchent à constituer une histoire collective, qui a l'avantage de donner à chacun sa part de responsabilité – le militaire ne joue pas un rôle plus important que le civil ayant permis son accession au pouvoir par son indifférence. L'Histoire n'est donc plus familière, elle n'est plus seulement une suite logique d'événements. Elle devient au contraire impossible à connaître et est constituée par la somme des histoires de tous les individus.

Ce changement se produit aussi dans *Paso del tigre*, où beaucoup de personnages se croisent également, caractérisant les années 1989 et 1990 en Argentine, c'est-à-dire le néolibéralisme (une jeune femme victime d'un trafic de prostitution, un retraité désargenté et un professeur qui demande l'aumône car il gagne mieux sa vie ainsi qu'à l'université). On y trouve également des personnages en rapport avec la dictature, qui en représentent les conséquences : une grand-mère qui cherche son petit-fils disparu et un policier, ex-militant infiltré, qui réaffirmera sa position militante au cours du texte. Ces personnages ont des identités complexes, pour preuve Samuel, sympathisant de gauche, séquestré par les militaires contre rançon, qui achète un enfant aux militaires et Aguirre, jeune militant tupamaro⁵, qui s'engage dans la police argentine pour être agent double mais n'est jamais contacté par la militance et finit par tuer un guérilléro au cours d'une confrontation. L'importance de la responsabilité individuelle est chaque fois plus marquée. Parallèlement, l'Histoire est de plus en plus complexe, construite par des personnes dont l'identité n'est pas stable et dont les choix ne correspondent pas toujours au rôle qu'ils voulaient y jouer. Mais, comme le laisse entendre le projet de réécrire son premier roman, Díez écrit ses romans noirs dans le but de constituer une mémoire de l'Argentine des années 1970. C'est pourquoi les interrogations de ses personnages les amènent toujours à chercher des réponses dans l'histoire argentine.

Si le premier roman de Díez consigne des faits de l'ERP, ceux qui suivent préservent la mémoire de ce que les Argentins ont vécu, en narrant comment la dictature a modifié leur vie, au moment où elle avait lieu et

dans les années qui ont suivi. Comme le démontre l'histoire de l'Argentine narrée par Samuel, Díez tente de nous montrer une vision de l'histoire vécue à « hauteur d'homme », sans mise en perspective : « la folie carnavalesque du gouvernement d'Isabel [Martínez de Perón] et de [José] López Rega avait été si brutale et criminelle, cela tenait tellement du vol à la roulotte, que lorsque survint le coup d'État du 24 mars [1976], je fus de ceux qui furent soulagés de voir les militaires revenir au pouvoir. » (Díez 1991 : 167). On a ici aussi une profusion de noms et de dates, mais dans une perception typiquement civile. *Vladimir Ilich...*, consacré aux années de dictature telles qu'elles ont été vécues par la population en son ensemble (la pluralité des personnages tente de la recréer), a également pour but de faire mémoire. Mais c'est ici une mémoire politique, que le lecteur doit récupérer, afin que l'histoire officielle ne se constitue pas sans elle :

Pensó entonces que había una tarea por delante. Una tarea que sería necesario realizar entre muchos, que sería buena en sí misma, que en algo ayudaría: presentarse a testimoniar en un gran juicio, contar la historia de los que perdieron. Oponer a la memoria pequeña, a la memoria uniformada, a la memoria prudente, sensata, temerosa, el recuerdo de los que murieron peleando por la vida.⁶ (Díez 1989 : 452)

Sous couvert de faire dire à son personnage que des procès doivent avoir lieu, l'auteur demande à ses lecteurs de 1989 de reprendre cette volonté après l'échec des procès initiés en 1985. Ces « enquêtes historiques » dont le mystère est la vérité historique, occultée par l'histoire officielle, sont donc très politiques ; Díez milite pour la vérité historique et transmet un devoir de mémoire à ses lecteurs en leur en faisant découvrir l'importance petit à petit, et en les rendant partie prenante de cette découverte par le biais de l'emprunt au roman noir.

L'Histoire au présent

Aucune des fictions d'Argemí ne se déroule pendant la dictature. Il n'écrit pas d'ouvrages testimoniaux, mais des polars dont les enquêtes sont des prétextes à une critique sociale. Les références à la dictature existent pourtant dans ses romans, mais seul un lecteur qui en connaît déjà les détails peut les comprendre. Ce sont des références implicites, qui correspondent tout à fait à ce que l'on trouve habituellement dans les romans argentins sur cette période, tels que *Villa* (1995) de Luis Gusmán par exemple. Pour celui qui connaît la dictature argentine, il est absolument évident qu'il s'agit de cette période ; mais celui qui la méconnaît lira un tout autre roman, une simple enquête policière, sans ancrage dans le réel. Il semblerait que ce soit simplement parce que l'histoire de la dictature ne peut pas encore être écrite, dans la mesure où elle n'est pas résolue, faisant toujours l'objet d'enquêtes. C'est une position différente de celle de Díez qui, on l'a vu, commence à raconter l'histoire de la militance avant même qu'elle n'ait été étudiée ou écrite, en accord avec le genre testimonial qu'il adopte.

Dans *Los muertos siempre pierden los zapatos* (2002), le journaliste Juan,

ex-militant, se trouve confronté à des militaires qui désirent reprendre le pouvoir grâce au gouvernement corrompu de la province de Río Negro (Patagonie argentine). Il n'est fait mention d'aucune date ni d'aucun nom, sauf celui de Che Guevara, mais le roman évoque les enfants illégalement appropriés, la mort des compagnons, l'expérience de la prison, les armes récupérées après la dissolution de l'organisation : des références à l'histoire d'un militant, révélée au travers des expériences d'une vie. Si Argemí n'introduit pas de références précises à une période qui précède la narration, c'est parce que cette période n'est pas révolue : près de trente ans après la fin de la dictature, des militaires et des guérilleros s'affrontent à nouveau par les armes. Juan et un jeune journaliste vont enquêter sur une rencontre mystérieuse du vice-gouverneur avec des inconnus qui se révéleront être des militaires. Ils sont vite découverts et Juan retrouve ses réflexes de combattant : il tue leur escorte, se camoufle en se couvrant le visage de boue, et trouve un moyen de s'échapper du terrain quadrillé par les militaires... Les deux ennemis se reconnaissent immédiatement. D'abord le militaire qui dirige l'opération —« *más bien olía a toco y me voy guerrillero, aunque fuera imposible* »⁷ (souligné dans le texte) (Argemí 2002 : 134)—, puis Juan qui identifie celui qui les chasse : « *lo único que tengo claro es que ese tipo es milico* »⁸ (139). La présence des militaires est néfaste et introduit rapidement la violence dans le roman. C'est en effet un texte particulièrement violent, incluant des scènes de tortures décrites avec une quantité de détails que seul un ex-détenu peut connaître, une autre référence à la vie du militant sous la dictature. Il semble que dans *Los muertos...* l'opposition des militants et des militaires en Argentine soit une situation permanente.

Dans *Penúltimo nombre de guerra* (2004), qui ne garde du genre policier que l'enquête, celle d'un journaliste qui n'en est pas un, les références à la dictature deviennent très troubles. Elles sont l'occasion de rappeler que cette période difficile à considérer avec discernement est une des sources des problèmes identitaires des Argentins aujourd'hui. La dictature apparaît entre les lignes du roman, sous la forme d'une période qui se transforme dans le souvenir en sensations d'angoisse et de confusion. Le personnage principal, « el Camaleón », peut adopter n'importe quelle personnalité en quelques minutes. De militant il devient tortionnaire, puis curé et médecin afin de vivre d'escroqueries, enfin journaliste, et c'est en tant que tel qu'il est soigné à l'hôpital à la suite d'un accident de voiture. Il croit entendre parler son voisin de lit et espère en faire un reportage. Ce n'est qu'à la fin du roman qu'il comprend qu'il s'entendait lui-même parler dans son délire. Il est fait référence à son passé de tortionnaire : il vivait dans un centre clandestin appelé « el sótano » (le sous-sol), avec d'autres « pasados », d'ex-militants collaborant avec les militaires. Il n'y a eu sous le régime de la junte militaire aucun centre clandestin de ce nom-là, cependant, le sous-sol, « el sótano », était souvent l'endroit où se trouvaient les salles de torture. Ce nom indique donc un centre clandestin caractéristique de la dernière dictature, tandis que le personnage, à la fois militant et tortionnaire, peut être considéré comme un Argentin générique.

La référence principale à la dictature dans *Penúltimo...* concerne les « vols de la mort », un des moyens utilisés par les militaires pour se débarrasser de

leurs prisonniers, encore vivants quand ils les poussaient d'un avion survolant les eaux de l'océan. Ces vols de la mort sont devenus un symbole de la dictature. Là encore, la référence prend la forme d'un souvenir personnel, puisque le Camaleón est poussé dans le vide par les militaires, mais ils ne coupent pas son harnais de sécurité et le remontent de nouveau dans l'avion. C'est ce souvenir qui revient au personnage sous forme de cauchemars et le traumatise. Incapable de se souvenir qu'il a travaillé dans ce centre de détention, quand il croit entendre parler son voisin de lit sans comprendre qu'il s'agit de sa propre histoire, il émet des jugements moraux : « hasta me pareció que volvía a reirse, el muy hijo de puta, cuando recordaba que los golpeaba en la cabeza con la fuerza del agua »⁹ (Argemí 2004 : 172). Peut-être est-il question ici de décrire la sorte de schizophrénie qui a amené une certaine population militante à se massacrer elle-même. L'absence de détails historiques permet à l'auteur de se livrer à une réflexion plus générale et de considérer à distance son propre passé, indissociable de celui de son pays. Les rôles se confondent et une lutte acharnée, laissant cadavres et absents, se dessine.

En prenant cette distance, l'auteur mêle une critique des inégalités sociales à ses considérations sur l'horreur des années 1970. Dans *Los muertos...*, le gouvernement est corrompu, puisque le gouverneur est la « marionnette » de son conseiller. Ces personnages se font l'écho d'une Isabel influencée par le ministre López Rega et il ne s'agit plus ici d'un simple gouvernement corrompu, mais d'un pays où un homme politique trop faible sur ses positions se fait automatiquement manipuler par quelqu'un qui veut en tirer profit : « el negocio más grande que tenemos en la mano es el gobierno. Eso tenelo claro. Hay buena mordida, y todo muy respetable »¹⁰ (Argemí 2002 : 254). La pire menace n'est pas celle des militaires, qui apparaît comme une survivance de vieilles dictatures, mais bien la corruption généralisée, qui provoque les injustices sociales, contre lesquelles la guérilla a toujours lutté. Car il faut rappeler ici que les guérillas sud-américaines ne sont pas des réactions aux abus de pouvoir des militaires, ces mouvements ne sont pas assimilables à une résistance. Ils apparaissent pour protester contre les inégalités qui font vivre la majorité de la population dans la misère au profit des oligarchies locales et des intérêts étrangers (en Argentine, principalement la Grande Bretagne). Or la démocratie, d'après ce roman, n'a pas trouvé de solution à la corruption : « está bien, coincidimos en que nuestros egregios gobernantes son una cáfila de ladrones. ¿Pero, qué es lo nuevo? »¹¹ (Argemí 2002 : 33).

Il est aussi question d'inégalités dans *Penúltimo...*, où certains personnages sont des Amérindiens, les principales victimes de la colonisation puis de la néo-colonisation¹² : « No quiero que me entienda mal, oficial –decía– pero ese paisano mapuche es otra víctima del progreso. ¿Se da cuenta? Les sacamos la tierra, las costumbres, todo. Hasta el apellido original perdieron, ¿si no, cómo iba a llamarse Márquez? »¹³ (82). C'est une nouvelle fausse identité qui est désignée ici, un nom de guerre, comme tous ceux adoptés par le Camaleón dont on n'apprend jamais le nom de naissance : « ¿Cuándo tomó su primera máscara? ¿En

la cuna? ¿Con cuál de todos esos nombres de guerra está muriendo ahora, en este hospital? »¹⁴ (Argemí 2004 : 134). Argemí décrit un peuple anonyme, aux mille visages, reflétés par les mille noms du Camaleón, un peuple qui abrite en lui victimes et responsables, parfois sous le même visage, et qui rappelle « el país que existe y no existe » (193), auquel Díez fait plusieurs fois référence à la fin de *Los compañeros*. Là encore, la dictature n'apparaît pas comme une période révolue parce que le néocolonialisme à l'origine de ces dictatures et des guérillas existe toujours. C'est en effet un pays qui existe et n'existe pas, à la population sans identité, parce que c'est une nation qui s'est bâtie sur un mirage, celui que racontent les livres d'histoire, toujours écrits depuis un point de vue européen : la découverte d'un continent. Et ce statu quo provoque toujours la violence. Ainsi, l'Amérindienne au service d'une dame âgée qui la maltraite finit par la tuer : « – Chinita degenerada, india puerca... /Alguna atadura se rompió entonces en la muchacha. Y de golpe se revolvió, como una fiera joven y poderosa, arrebatando el rebenque y cobrándose golpe por golpe »¹⁵ (Argemí 2004 : 160). Argemí prend donc en considération une Histoire longue, qui s'organise autour de l'expérience politique. Et, à travers les quarante dernières années impossibles à écarter du présent pour la simple raison que les personnes qui les ont vécues ne sont pas toutes mortes, Argemí laisse se dessiner dans ses romans la cause première de la lutte militante, de sa lutte. Il n'y a pas de transmission d'un devoir de mémoire chez cet auteur, mais tous les éléments sont donnés pour que le lecteur puisse mener une réflexion politique sur l'Argentine.

Militance et militants

Des militants et des ex-militants habitent les romans de Díez et Argemí. Ils apparaissent comme un groupe – un militant seul ne peut agir – que les auteurs s'attachent à humaniser ; effort manifeste chez Díez qui précise quand il parle des militants « hombres y mujeres ». Le militant se défait de son identité au profit de son organisation. Il forme avec ses compagnons une machine qui doit fonctionner quoi qu'il arrive : « – La revolución es como un tren que nunca se detiene. / – Es como una máquina de movimiento perpetuo construida con infinitos engranajes. Cuando un engranaje falla se lo cambia, pero la máquina no se para nunca. »¹⁶ (Díez 1984 : 33). Les engrenages dont il s'agit ici sont les militants, dont la mort ne peut et ne doit pas freiner la révolution.

La vie des militants est absolument conditionnée par cette mission dont ils sont investis. Ils changent d'appartement quand ils sont en danger, parfois plusieurs fois par mois, vont à des rendez-vous réguliers pour indiquer qu'ils sont toujours en vie, changent plusieurs fois de moyen de transport pour se rendre à un lieu, et parlent en langage codé, afin de ne jamais se trahir dans les lieux publics. Ils font également attention à leur apparence, ils évitent les cheveux longs, les blue-jeans et les baskets, motifs suffisants pour être arrêtés. Ils portent de faux noms, entretiennent de fausses relations, et ne peuvent saluer une connaissance quand ils la croisent dans la rue : « Habían compartido un pabellón en la cárcel de

Rawson, se habían abrazado con los ojos brillantes la noche del 25 de mayo, cuando rompieron los candados y abrieron las puertas del penal. Y ahora estaban allí, en una esquina de Lanús o Avellaneda, incomunicados voluntariamente, separados para siempre. »¹⁷ (Díez 1984 : 89). Cette fausse vie qu'ils sont obligés de mener est décrite par les deux auteurs. Tout cela contribue à les isoler dans une fausse identité : « Festejás cumpleaños que no te corresponden, hacés amigos o conocidos desde una careta... Una verdadera cagada. Es como condenarse a vivir la soledad del espía; pero no en tierra extraña, sino en la propia. Mirá, cuando no podés compartir tu historia con nadie sos menos que nadie. »¹⁸ (Argemí 2002 : 273-274). Cette fausse identité, induite par le choix d'une vie militante, doit s'accommoder à la vie personnelle de l'individu. Leurs enfants naissent dans un monde de revendication et de confrontation, ils doivent souvent mentir comme leurs parents, taire leur identité, et après la lutte, ils devront se réhabituer au monde tel qu'il est, tout comme leurs parents s'ils survivent – éternelle condition du futur pour eux. Les parents des militants quant à eux se trouvent confrontés à un monde qu'ils préféreraient ne pas voir, un monde désespérément noir, auquel ils sont peut-être coupables d'avoir pris part : « Su niña tan amada. Los horrores que cuentan, las noticias. / Esa mujer nunca eligió nada que no fueran los muebles, las vacaciones, la película del sábado, el colegio de Graciela. / Esa mujer arrojada a una historia que no es suya ni comprende. »¹⁹ (Díez 1984 : 127).

Díez et Argemí interrogent la place du militant dans son organisation et cherchent à comprendre si l'identité la plus importante est celle de l'individu qui choisit de lutter contre les injustices, ou celle que l'organisation lui impose. Les deux auteurs ne démentent pas le mode opérationnel des groupes de combat dont ils ont fait partie. L'ERP est construite sur le modèle de l'armée. Elle est très hiérarchisée, le militant a une place définie dans un organigramme et il exécute des ordres. Mais les deux auteurs refusent de montrer les militants comme des membres indissociables de leur organisation clandestine. Les personnages militants ou ex-militants sont les protagonistes des romans des deux auteurs, ils apparaissent donc dans leur dimension individuelle, agissant sous des ordres en accord avec des convictions personnelles qu'ils nourrissent. La question de l'identité du militant est donc fortement liée à celle de ses motivations de combattant.

- Es cierto: entró a militar porque se sentía frustrado. [...]
- Es cierto: entró a militar por complejos de culpa [...]
- Es cierto: su resolución fue meditada. Entró a la guerrilla porque había que hacerlo y alguien tenía que ser de los primeros. Lo que decía el Ché era justo : la motivación principal del militante revolucionario es el amor, buscar otra explicación es comer mierda.
- Es cierto: lo hizo porque tenía la cabeza llena de pajaritos.²⁰ (Díez 1984 : 31)

On peut dire que toutes les raisons énumérées par le narrateur de *Los compañeros* se complètent pour n'en former qu'une. La motivation du combattant doit être inébranlable. Un de ses destins probables est la mort dans la souffrance, après des

jours de torture. Il est avant tout un soldat, qui fait le vœu de se sacrifier pour les autres, les démunis qu'il cherche à protéger de l'impérialisme, et ses compagnons qu'il ne doit pas dénoncer sous la torture. Cela nécessite de la part du militant, non pas qu'il oublie sa condition d'individu, mais au contraire qu'il l'interroge et réaffirme sans cesse ses choix, dans la mesure où les militants ne nient pas leur responsabilité même s'ils exécutent un ordre, à la différence des militaires. Cette question de la responsabilité est centrale chez le militant. Argemí l'illustre en créant le personnage pluri-identitaire du Camaleón dans *Penúltimo...*, qui adopte l'identité de ceux qu'il côtoie, et qui de militant devient tortionnaire après avoir été fait prisonnier. L'auteur explique ce choix dans un entretien : « aunque uno quiera crear lo contrario para vivir más tranquilo, los torturadores no son una especie aparte de la nuestra. Un hombre es igual a otro hombre, y cruzar la delgada línea entre el heroísmo y la infamia es algo que le podría suceder a cualquiera. »²¹ (Berlanga). Les deux auteurs ont été combattants, cela signifie qu'ils se sont battus les armes à la main. Peut-être ont-ils tué, en tout cas ils se sont confrontés à la possibilité de tuer et ont décidé qu'ils seraient prêts à le faire, tout comme ils ont décidé qu'ils accepteraient leur mort. Mais aucun des deux auteurs n'a choisi de traiter cette question dans ses romans²², bien que leurs personnages affirment des positions éthiques. Face à la conviction du militant de *Los compañeros* de Díez de devoir dire la vérité aux Argentins quant aux disparus, c'est-à-dire les déclarer morts, ses compagnons lui rétorquent : « Esa es una posición ética, no es política. »²³ (194). De même, Juan, l'ex-combattant journaliste de *Los muertos...* d'Argemí, se sent responsable de la mort d'une amie, qu'il n'a pas tuée lui-même, mais qui est morte par sa faute.

La responsabilité du guérillero a beaucoup à voir avec le sacrifice. En effet, il choisit de se sacrifier pour la population argentine qui est privée de ses droits et souffre d'injustices. C'est un motif récurrent du militantisme. On peut le trouver dans les communiqués des différentes organisations militantes de la fin des années 1960, comme dans des films politiques, tels que *Los hijos de fierro* de Fernando E. Solanas (1972). Je citerai un passage d'une lettre de Rodolfo Walsh où il explique sa volonté de devenir militant, après la mort de sa fille Montonera²⁴ : « No vivió para ella, vivió para otros, y esos otros son millones. Su muerte sí, su muerte fue gloriosamente suya, y en ese orgullo me afirmo y soy quien renace de ella. »²⁵ (Díez 1984 : 199-200) Cette lettre est citée presque intégralement par Díez dans *Los compañeros*, ce qui n'est pas seulement un hommage à l'auteur, mais aussi une affirmation politique de la lutte militante.

L'ex-guérillero Juan, dans *Penúltimo...* d'Argemí, revient sur cette question du sacrifice :

Esos tipos están ahí porque los votaron para que sean gobierno. Y todo el mundo sabe, desde siempre, quién es Carlos Moretto. ¿Querés que te diga qué pienso de los que votaron por él y por el titere del gobernador? Te lo digo: son borregos, payasos que merecen que los hombres de Moretto vayan casa por casa rompiéndoles el culo. [...] Hace mucho rato que dejé de sentirme responsable de los otros. No soy Cristo.²⁶ (262)

Cette critique réévalue la responsabilité civile, et la possibilité pour quelques hommes de se porter responsables des choix d'une population

entière. C'est là quelque chose qui a été mis en doute après l'échec des organisations militantes : le fait qu'elles aient voulu agir à la place de la population, comme mandatées par elle, quand la population n'avait jamais formulé ce vœu – de fait, la plupart des Argentins étaient effrayés par la guérilla et ce qu'en disait la presse et ils ont accueilli le coup d'état de 1976 avec soulagement.

Après la militance

Quand la militance prend fin, le militant doit opérer un changement de vie difficile et oublier sa vie armée où les injustices étaient motifs à combat, pour adopter une vie où il doit s'habituer à ces mêmes injustices²⁷. Mais cette question est écartée des fictions de Díez et Argemí qui se déroulent pendant la dictature ou plusieurs années après. Celle de l'absence des disparus est bien plus présente en revanche. Argemí évoque la solitude et la vie désormais sans but du survivant, lorsque Juan pense : « hace veinticinco años, cuando éramos inmortales, y los dueños de la revolución, no nos imaginábamos tan viejos –pensó Juan–. La muerte gloriosa se olvidó de pasar a buscarnos. »²⁸ (Argemí 2002 : 230). Il affronte dans ses souvenirs un passé devenu incongru : il n'est plus question de se sacrifier ou de mourir, encore moins de tuer. Pourtant, lorsque son enquête amène Juan à se battre, tous ses réflexes de combattant se réveillent : « es como si estuviéramos ganando una guerra –piensa, y al mismo tiempo advierte, sorprendido, que un regocijo antiguo tiñe la situación con humor de sobreviviente »²⁹ (131). Les personnages ex-militants sont prêts à reprendre le combat dès qu'il se présente, chez Díez : « s'il a de nouveaux camarades, il travaillera en équipe pour en finir avec l'impérialisme malfaisant. » (Díez 1991 : 132), comme chez Argemí

: « ¿Cuál es la propuesta, Juancho? ¿Otra vez el foco guevarista, o viene de partido revolucionario, la mano? »³⁰ (Argemí 2002 : 231).

Grâce à l'emprunt au genre policier les personnages des anciens guérilleros Díez et Argemí n'ont pas à s'habituer à des sociétés contre lesquelles ils ont jadis lutté. Les coupables de leurs romans sont tous liés au pouvoir et aux dictatures. L'« ennemi » n'a donc pas changé. Ceci confirme l'identité militante des enquêteurs de ces romans, même si le combat armé n'existe plus. Cependant, les modalités de la militance ont changé : « una cosa es violar hasta las leyes de la naturaleza para salvar al hombre, y otra muy distinta salirse de la vía cuando aceptaste viajar en el tren. No hay reclamo »³¹ (Argemí 2002 : 264). Néanmoins dans ce roman, quand Juan et ses acolytes ex-guérilleros se trouvent physiquement confrontés à des militaires qui veulent reprendre le pouvoir, ils soutiennent le combat bien qu'aucun d'entre eux ne soit personnellement impliqué : ils sont clairement dans une démarche justicière, faisant montre du sacrifice propre au militant.

En outre, ces personnages, loin de se sentir déconnectés de leur passé, se reportent toujours au Che Guevara et à leurs anciens compagnons morts.

Après avoir survécu, leurs convictions n'en sont que plus fortes « parce que nous avons de la chance et que nous sommes indestructibles. Parce que nous sommes des survivants, Matilde. Voilà pourquoi on y arrivera » (300), affirme le personnage de Paso del tigre de Díez, à la toute fin du roman, confirmant ainsi sa condition de militant. Ces romans policiers dont les enquêteurs sont d'ex-militants sont peut-être des romans d'apprentissage, ou plutôt de réapprentissage, grâce auxquels les protagonistes s'approprient à nouveau leurs convictions politiques pour les réaffirmer. C'est en effet souvent à la fin de leurs romans que l'on trouve les passages politiques les plus forts, tel que celui-ci de Díez, dans Vladimir Ilich... :

Por las avenidas circulan las vanguardias de multitudes de madrugadores que diariamente ponen en movimiento a la ciudad. Hombres mal vestidos, mal dormidos, mal desayunados. Hombres [...] apurados para llegar a doblarse sobre una puntada familiar en el centro de la espalda, para dejar un dedo en una máquina o darse un baño de plomo en los pulmones. Para salirse de pronto de una escena que no los necesita a ellos, que sólo necesita gente como ellos: gente que trabaja mientras dura, que de la vida saca puras esperanzas, que cuando muere deja un recuerdo delgado como un hilo [...]: el recuerdo de un hombre que no pudo elegir, que no supo, que pudo y supo pero no se animó... [...] ¿Alguien quiere ese destino? ¿Acaso hay pago en el mundo para justificar esos afanes? ¿Existen una mesa y una cama esperando en algún palacio de las mil y una noches en las que pueda saciarse y descansar un hombre que ha dedicado su vida a luchar por la comida? [...] ¿No sería un acto de estricto sentido común que ese hombre invirtiera su próximo salario en la compra de un revólver?...³² (316)

Dans ce roman, la violence sociale se trouve totalement justifiée. Il semblerait donc à la lecture des romans de Díez et Argemí que le militant ne cesse jamais d'être militant.

La totalité des romans de ces deux auteurs est fortement politique. Dans ceux qui se situent plusieurs années après la dictature, les enquêtes amènent les personnages à la découverte lasse d'un monde qui n'a pas subi de modifications, si ce n'est que l'usage de la violence est réservé au pouvoir. Les ex-guérilleros qui se retrouvent dans *Los muertos...* d'Argemí se rappellent leurs conclusions sur ce monde, quand ils en étaient à distance, en prison : « Y acordate de algo que dijimos tantas veces, allá en la tumba, cuando estábamos empachados de rejas : la justicia no son las leyes ; y hay tipos que se merecen que los hagan mierda para que el mundo no huelga a podrido, y sin buscar excusas políticas »³³ (236). La militance n'a pas de temps : tant qu'il y a injustice, elle a une raison d'exister. Il se dégage de ces romans un point très important sur l'histoire du militantisme. Le recours aux armes a beaucoup été remis en question, au sein même de la militance dans les années 1970, puis après la fin de la dictature, parce qu'il rapprochait trop la guérilla des procédés militaires aux yeux de la population. Or, en réaffirmant leurs convictions, les personnages de Díez et Argemí revendiquent le bien-fondé des organisations armées. Cela est d'autant plus fort que cette revendication

prend lieu dans des romans policiers où tous les coupables sont liés à la dictature, parfois plus de vingt ans après le retour de la démocratie. C'est peut-être aussi l'occasion de réclamer une reconnaissance qu'ils n'ont pas eue. En effet, si les historiens et sociologues de la deuxième moitié du XXe siècle s'accordent sur le fait qu'il y a eu des injustices sociales en Argentine, très peu analysent l'intervention des militants. Il est vrai que la position éthique des guérillas était pour le moins délicate et il est difficile de trouver des réponses dans le débat sur le droit à l'assassinat du tyran³⁴. Il est évident néanmoins que le droit à l'assassinat ne peut être reconnu à personne, tyran ou opposant. Il est toutefois important de donner sa place à la militance armée dans l'histoire de l'Argentine, tout au moins parce qu'elle est y a joué un rôle. Quoiqu'on en pense, elle a eu la volonté d'établir l'égalité au sein de la société argentine, à une époque où la violence était admise³⁵. Le militant de *Los compañeros* assume cette volonté :

- – Voy a defender una sola cosa: estuvimos del lado justo, hicimos lo que creíamos justo, y para hacerlo nos jugamos el pellejo. Es todo.
- – Hay una responsabilidad política que tenemos que asumir –me dice con suavidad que me irrita más, si eso es posible–. Hay demasiados muertos de por medio y no podemos creer que no tenemos nada que ver con esas muertes.
- – ¡Me estás exigiendo el triunfo para justificar a los muertos! En las guerras hay muertos. En la lucha de clases la gente se muere. Y si me permitís arrojar algún volante, en tiempos de paz, en América Latina se muere un niño por minuto injustamente. Uno puede luchar o no luchar, si luchas va a haber muertos, pero nadie puede garantizar que va a triunfar.³⁶ (Díez 1984 : 188)

Tandis que Díez s'efforce de consigner des faits historiques dans le but avoué de témoigner et de constituer une mémoire historique qu'il sait difficile, Argemí annule pratiquement la notion d'historiographie, en tout cas, il ne fait mention d'aucune périodisation. Celle de Díez est implicite, mais quand il est question de procès à la fin de *Vladimir Ilich...*, on comprend que pour lui l'époque de la dictature est terminée, bien qu'elle soit liée à la corruption qu'il continue de percevoir après la dictature. Pour Argemí, l'absence de droits dont souffrent encore les Amérindiens au XXe siècle, la dictature et la corruption sont les symptômes d'une même histoire, et un morcellement de l'Histoire, en plus d'être hypocrite, pourrait être un frein à la clairvoyance historique. Il ne consigne pas de faits historiques, ses textes n'ont pas de portée testimoniale ; la mémoire y occupe pourtant une place centrale. En effet, elle est la forme que prend le passé. Ses personnages se souviennent de l'histoire récente et ses références implicites provoquent la mémoire du lecteur qui les reconnaît : un fait est à peine évoqué et il se rappelle au lecteur sous la forme d'un souvenir.

Mais les deux auteurs partagent la conception d'une histoire articulée, dans laquelle les faits s'enchaînent et s'expliquent. Comme le dit le narrateur de *Los compañeros* au cours de son histoire de l'ERP, « para entender los hechos que ocurrieron en ese lugar es necesario recordar »³⁷

(Díez 1984 : 82). La dictature n'est pas une parenthèse dans le temps, elle a eu des raisons d'exister, comme toutes les dictatures précédentes, et elle a eu des conséquences. Cela semble beaucoup plus évident que ça ne l'est. En effet, l'instauration du coup d'État provoque une césure dans le temps. Le passé est balayé, et le futur semble inaccessible ; le pouvoir autoritaire semble éternel³⁸ et la dictature qu'il instaure apparaît comme détachée du reste de l'histoire. C'est pourquoi, ces liens rétablis au long des textes de Díez et Argemí sont importants, tout comme ceux qu'ils mettent en évidence avec leur présent. Or c'est avant tout leur expérience militante qui leur permet d'établir de tels liens entre la dictature inaugurée en 1976 et les années qui l'ont précédée, puisqu'ils étaient déjà guérilleros avant ce coup d'État et que leur combat n'a pas cessé à cette date-là. Il n'y a donc pas eu pour eux d'interruption temporelle. Il leur paraît également vrai que la dictature n'est pas séparée du présent, et n'a pas pris fin le jour des élections qui ont marqué le retour de la démocratie. C'est évident du point judiciaire, comme le fait remarquer Díez, qui n'hésite pas à donner les noms de nombreux responsables militaires :

l'amiral [Emilio Eduardo] Massera : l'homme qui avait dirigé la marine lors du coup d'État en 1976, chef de l'une des plus importantes opérations d'extermination des militants de gauche perpétrées en Amérique, responsable direct de cinq mille assassinats et de cinq mille cas de tortures insensées, coupable, en tant que membre de la junte militaire qui usurpa le pouvoir en Argentine, de la disparition de trente mille hommes et femmes au cours de la guerre sale contre les Montoneros et l'ERP, condamné à perpétuité en 1985. Derrière l'homme surpris par le photographe, il n'y avait d'autres murs que ceux de la rue. Massera circulait librement. (Díez 1991 : 31)

Cela s'inscrit dans sa démarche de mémoire, une mémoire qui évite que la dictature paraisse isolée dans le temps, ce qui pourrait justifier que ses représentants ne soient pas jugés. La mémoire est précisément ce qui permet de faire justice, tout comme la vérité, produit d'enquêtes.

Ces auteurs évoquent l'Histoire par le biais de l'irruption du réel dans leurs fictions. Díez, en plus d'énumérer noms de militaires et événements historiques, étaye ses romans d'anecdotes propres aux époques dans lesquelles ils se situent. C'est également le cas d'Argemí, qui s'inspire souvent de faits divers, comme c'est le cas de *Penúltimo...*. Dans un avertissement au lecteur avant *Los muertos...*, il reconnaît les similitudes entre sa fiction et le réel des Argentins du sud du pays : « Los hechos que se cuentan en esta historia son productos de la fantasía, y no hacen referencia a personajes o situaciones reales en el pasado o el presente. Tal vez los lectores de la provincia de Río Negro [...] estén convencidos de que los puntos de coincidencia con su vida cotidiana son muchos »³⁹ (7). Comme on le voit, il s'agit d'un réel contextualisé. Ceux qui le connaissent peuvent comprendre les références implicites. Des souvenirs d'une époque traumatique se mêlent à la critique sociale actuelle, que les enquêtes narrées dans les romans d'Argemí obligent à confronter. Ses romans ont des trames narratives purement fictionnelles, mais le contexte en est réel

(la critique sociale le démontre). Dans le cas des romans de Díez, les personnages sont fictifs, les faits réels. L'usage de ces anecdotes et références, véritables documents d'époque que les livres d'histoire ne retiendront pas, démontrent que ces auteurs écrivent à partir de leur expérience de militants, mais surtout, en contact direct avec le réel, dont ils dénoncent les injustices.

Ces irruptions du réel dans la fiction sont inquiétantes, puisqu'elles finissent de convaincre le lecteur que la critique sociale qu'il lit est fondée. L'importance de la mémoire n'en est donc que plus marquée. On ne lit plus un texte de fiction, mais un document expressément porté à notre attention. Au moyen de l'enquête, Díez et Argemí reconstituent sous les yeux du lecteur une histoire politique, où la militance armée a joué un rôle, dont les raisons d'exister ne sont malheureusement pas devenues surannées ; en réaffirmant leurs propres convictions politiques, ils dénoncent un état de fait qui n'est pas lié à une époque ou à certains individus mais qui concerne le pays et son histoire. Selon ces deux auteurs, les réflexions politiques sur l'identité argentine qui avaient été interrompues par les régimes militaires des années 1970 doivent être reprises et continuées. On ne peut sortir de l'Histoire, même après des années particulièrement éprouvantes. L'Histoire continue toujours, tout comme la militance, elle ne s'arrête jamais, et elle dépend de chacun. Il est donc du devoir de chacun d'oeuvrer contre la corruption et les inégalités sociales.

Bibliographie

Agamben, Giorgio. *Homo Sacer, II 1 État d'exception*. Trad. Joël Gayraud. Paris : Seuil, 2003.

Argemí, Raúl. *Los muertos siempre pierden los zapatos*. Séville : Algaida, 2002.

---., *Penúltimo nombre de guerra*. Séville : Algaida, 2004.

Bayer, Osvaldo. Matar al tirano *Página/12*, Argentina, 23 janvier 1993 : 24.

Berlanga, Angel. "Arlt me contagió su forma de ver la vida." *Página/12*, section Espectáculos, 22 août (2005). Le 15 février 2009 :

Díez, Rolo. *Vladimir Ilich contra los uniformados*. Vitoria, Espagne : Ikusager, (1989), 1997.

---., *Los compañeros*. La Plata, Argentina : De la campana, (1984), 2000.

---., *Le pas du tigre*. Trad. Alexandra Carrasco. Paris : Nrf Gallimard, (1991), 1995.

---., *Vladimir Ilich contre les uniformes*. Trad. Alexandra Carrasco. Paris : Nrf Gallimard, (1989), 1992.

EFE "El escritor argentino Raúl Argemí ofrece una metáfora del 'corralito' en su última novela", *Soitu.es*. 2008. Soitu. Le 15 mars 2009 .


Feijoó, Cristina. *Memorias del río inmóvil*. Buenos Aires : Alfaguara, 2001.

Herrera, Marcos. *Ropa de fuego*. Madrid : Lengua de Trapo/Oceano, 2001.

Piacente, Pablo Javier. "La ironía de la violencia cotidiana". *NovelaNegra.org*. 2007. Novela Negra. Le 18 février 2009 .


Walsh, Rodolfo. *Operación Masacre*. Buenos Aires : De la Flor, (1957), 2002.


Notes














¹  La loi de *Punto Final* (Point Final) est promulguée le 24 décembre 1986. Cette loi dispose que tout cas de poursuite de personne ayant perpétré des délits au cours d'actions politiques doit être traité dans les 60 jours qui suivent la promulgation de la loi ; passé ce délai aucune poursuite contre ces accusés ne pourra plus être retenue. Ainsi, de nombreuses poursuites sont abandonnées faute de temps pour réunir des preuves très difficiles à trouver. Le 4 juin 1987, la loi d'*Obediencia debida* (Obéissance due) est promulguée qui reconnaît la responsabilité des supérieurs hiérarchiques militaires et lève les accusations sur toute personne ayant obéi à un supérieur dans la lutte anti-subversive. Élu en 1989, sous prétexte de devoir oublier le passé pour pouvoir affronter le présent, Menem gracie, en violant la loi internationale, les responsables de la dictature jugés en 1985 pour crime contre l'humanité, dont certains condamnés à perpétuité, J. R. Videla, E.E. Massera, R. E. Viola, Ramón Camps, Suárez Masón, José Martínez de Hoz et Ovidio Ricchieri.

Alfonsín comme Menem sont confrontés à des menaces de coup d'État et à des révoltes de militaires, qui se sentent persécutés par la justice ; en outre les infrastructures étatiques sont encore très instables, après près de cinquante ans de dictatures successives.


²  En raison des difficultés à trouver ce roman en espagnol, je citerai la traduction.


³  « dans le roman noir latino-américain, il existe une relation plus claire et directe avec les articulations entre pouvoir et criminalité (celle d'en haut comme celle d'en bas). Cela s'explique par l'histoire de l'Amérique latine de ces trente dernières années. C'est une histoire faite de beaucoup de violence, de rebellions populaires, de guérillas, dans le cadre d'une confrontation très dure entre le pouvoir et les réclamations populaires. Et cela marque beaucoup le présent. »


⁴  « Toutes les villes de Patagonie sont comme des îles au milieu de cette immensité solitaire, peuplées d'un grand pourcentage d'immigrants, internes ou européens. »


- 5  Tupamaros est la guérilla guévariste uruguayenne, créée en 1964.
- 6  « Il y avait peut-être une tâche pour lui. Une tâche qu'il faudrait réaliser avec beaucoup d'autres gens, qui serait bonne en soi, qui aiderait : témoigner dans un grand procès, raconter l'histoire de ceux qui avaient perdu. Opposer à une mémoire rétrécie, à une mémoire en uniforme, à une mémoire prudente, raisonnable, timorée, le souvenir ardent de ceux qui étaient morts en luttant pour la vie. » (p. 331-332).
- 7  « Ça puait le guérilléro à plein nez, même si c'était impossible. »
- 8  « Tout ce que je sais, c'est que ce type est un militaire. »
- 9  « J'ai même eu l'impression qu'il en riait encore, ce fils de salaud, quand il se souvenait qu'il les frappait à la tête avec la force de l'eau. »
- 10  « La meilleure affaire qu'on a en main c'est le gouvernement. Ne l'oublie pas. Ça prend bien, et tout ça est très respectable. »
- 11  « Ok, on est d'accord pour dire que nos illustres gouvernants sont un ramassis de voleurs. Mais quelle est la nouveauté ? »
- 12  Terme que j'emprunte à Luis Felipe Noé, qui désigne la nouvelle forme d'exploitation à laquelle sont soumis les pays en voie de développement par l'Europe, puis par les États-Unis.
- 13  « Je ne veux pas que vous vous mépreniez, officier – disait-il – mais ce paysan mapuche est une autre victime du progrès. Vous vous rendez compte ? On leur a pris leurs terres, leurs coutumes, on leur a tout pris. Ils ont même perdu leur nom de famille, sinon, comment auraient-ils pu s'appeler Márquez ? »
- 14  « Quand a-t-il porté son premier masque ? Dans le berceau ? Sous lequel de ces noms de guerre est-il en train de mourir maintenant, dans cet hôpital ? »
- 15  « -Souillon dégénérée, saleté d'indienne... / Quelque chose a alors cédé chez la jeune fille. Et soudainement elle s'est dégagée, comme un fauve jeune et puissante, arrachant la cravache et rendant coup pour coup. »
- 16  « – La révolution est comme un train qui ne freine jamais. / – Elle est une machine à mouvement perpétuel construite avec un nombre d'engrenages infinis. Quand un engrenage lâche on le change, mais la machine ne s'arrête jamais. »
- 17  « Ils avaient été dans le même pavillon de la prison de Rawson, ils s'étaient embrassés les yeux brillants la nuit du 25 mai, quand ils avaient rompu les cadenas


et ouvert les portes de la maison d'arrêt. Et maintenant ils étaient là, à un coin de rue de Lanús ou d'Avellaneda, volontairement isolés, séparés pour toujours. »

18  « Tu fêtes des anniversaires qui ne sont pas les tiens, tu te fais des amis ou des connaissances à partir d'un masque... Une vraie merde. C'est comme si tu te condamnis à vivre la solitude de l'espion ; sauf que ce n'est pas en terre étrangère, mais chez toi. Écoute, quand tu ne peux pas partager ton histoire, tu es moins que personne. »


19  « Sa fille adorée. Les horreurs qu'ils racontent, les nouvelles. / Cette femme n'a jamais rien choisi d'autre que les meubles, les vacances, le film du samedi, le collège de Graciela. / Cette femme précipitée dans une histoire qui n'est pas la sienne et qu'elle ne comprend pas. »


20  « – C'est vrai : il a commencé à militer parce qu'il se sentait frustré. [...] / – C'est vrai : il a commencé à militer parce qu'il se sentait coupable [...] / – C'est vrai : sa résolution était méditée. Il est entré dans la guérilla parce qu'il fallait le faire et quelqu'un devait bien commencer. Ce que disait le Che était vrai : l'amour est la motivation principale du militant révolutionnaire, chercher une autre explication c'est croire à des conneries. / – C'est vrai : il l'a fait parce qu'il avait des rêves plein la tête. »


21  « même si on préfère penser le contraire pour vivre plus tranquillement, les tortionnaires ne sont pas une espèce différente de la nôtre. Un homme est égal à un autre homme, et dépasser l'étroite limite entre l'héroïsme et l'infamie peut arriver à n'importe qui. »









22  Un personnage de *Vladimir Ilich* contra los uniformados de Díez accepte une mission où il doit perpétrer un assassinat, mais il est tué avant. Un personnage de *Los muertos* siempre pierden los zapatos d'Argemí tue un homme, mais c'est bien après la dictature et cet acte ne donne lieu à aucun commentaire.

23  « C'est une position éthique, pas politique. »


24  Les Montoneros sont l'autre grande organisation armée de la guérilla argentine. Elle était péroniste et catholique, contrairement à l'ERP.


25  « Elle n'a pas vécu pour elle, elle a vécu pour d'autres, et ces autres sont des millions. Sa mort si, sa mort a été glorieusement sienne, et je m'affirme dans cet orgueil et je suis celui qui renaît à travers elle. »


26  « Ces types sont là parce qu'ils ont été élus pour être au gouvernement. Et tout le monde sait, depuis toujours, qui est Carlos Moretto. Tu veux que je te dise ce que je pense de ceux qui ont voté pour lui et pour la marionnette de Moretto ? Je te le dis : ce sont des moutons, des paysans qui méritent que les hommes de Moretto leur rendent visite un par un et leur pète le cul. [...] Ça fait longtemps que j'ai cessé de me sentir responsable des autres. Je ne suis pas le Christ. »


- 27  C'est le sujet du livre testimonial de Cristina Feijoó, *Memorias del río inmóvil* (2001).
- 28  « Il y a vingt-cinq ans, quand nous étions immortels, et les maîtres de la révolution, nous ne nous imaginions pas si vieux – pensa Juan . La mort glorieuse a oublié de passer nous prendre »
- 29  « C'est comme si nous étions en train de gagner une guerre – pense-t-il, et au même moment il remarque, surpris, qu'une vieille joie teinte la situation d'un humour de survivant. »
- 30  « Qu'est-ce que tu me proposes, Juancho ? Encore le foquisme guévariste, ou plutôt le parti révolutionnaire ? »
- 31  « C'est une chose de violer jusqu'aux lois de la nature pour sauver l'homme, mais c'en est une autre, très différente, de dévier de la voie quand tu as accepté de voyager dans le train. On ne prend pas de réclamation. »
- 32  « Dans les avenues, l'avant-garde est déjà lancée, cette foule de lève-tôt qui chaque jour met la ville en marche. Des hommes mal habillés, mal réveillés, ayant mal déjeuné [...] pressés de retrouver cette position qui leur esquinte le dos, cette machine à écrire où ils se coincent les doigts, pressés d'aspirer une bonne bouffée de plomb, pour bientôt se retirer d'une scène où on n'avait pas besoin d'eux mais simplement de gens comme eux : des gens qui travaillent tant qu'ils vivent, qui vivent d'espérance, qui en mourant laissent un souvenir ténu comme un fil [...] – celui d'un homme qui ne put pas choisir, qui ne sut pas, qui put et sut mais n'osa pas... 'Quelqu'un peut-il vouloir ce destin ? Y a-t-il quelque part une récompense pour ces efforts ? Existe-t-il dans un palais des *Mille et Une Nuits*, une table et un lit où puisse se sustenter et se reposer un homme qui a passé sa vie à se battre pour manger ? [...] Ne tombe-t-il pas sous le sens que cet homme doive investir son prochain salaire dans l'achat d'un revolver ?' » (p. 237).
- 33  « Et souviens-toi de ce qu'on a dit tellement de fois, là-bas à l'ombre, quand on était blindés de barreaux : la justice, ce n'est pas les lois ; et il y a des types qui méritent qu'on les bousille pour que le monde ne pue pas le pourri, et sans chercher d'excuses politiques. »
- 34  Ce débat a été soutenu par articles interposés en 1993 par les écrivains et journalistes Osvaldo Bayer et Giardinelli, à la suite d'un article intitulé "Matar al tirano" de Bayer, publié le 23 juin 1993 dans le quotidien *Página/12* à l'occasion de la célébration en Allemagne des cent ans de la naissance de Georg Elser, qui avait tenté d'assassiner Hitler. Mais si l'Allemagne a reconnu dans sa constitution un droit à la résistance, cela ne laisse pas de représenter un danger pour la population elle-même, du fait de l'impossibilité de définir la résistance et ce à quoi elle s'oppose. Je citerai Giorgio Agamben : « Le problème de l'état d'exception présente des analogies évidentes avec le problème du droit de résistance. [...] Il est certain, en


tout cas, que, si la résistance devenait un droit ou carrément un devoir (dont le non-respect pourrait être puni), non seulement la constitution finirait par se poser comme une valeur absolument intangible et totalisante, mais aussi les choix politiques des citoyens finiraient par être juridiquement normés. » (24-25)

35  En effet, la deuxième moitié du XXe siècle voit naître des mouvements d'extrême-gauche qui ont recours au terrorisme en Europe, comme au Japon, après les mouvements étudiants en 1968 en Europe et contre la guerre du Vietnam aux États-Unis. En Argentine, la première approbation au recours à la violence est émise par le général Juan Domingo Perón dans les années 1940 : « La libertad y la justicia no se regalan : se conquistan, se defienden y muchas veces hay que morir por ellas. » (cette phrase a été prononcée lors d'un discours et est devenue un slogan justicialiste – le justicialisme est la doctrine péroniste). C'est autour de la politique de ce dernier que se formeront les premiers mouvements révolutionnaires.

36  « – Je ne vais défendre qu'une seule chose : on a été du bon côté, on a fait ce qu'on croyait être juste, et pour le faire on a joué notre peau. C'est tout. / – Il y a une responsabilité politique qu'on doit assumer – me dit-elle avec une douceur qui m'irrite encore plus, si c'est possible. Il y a trop de morts autour de nous et on ne peut pas croire qu'on n'a rien à voir avec ces morts. / – Tu me demandes le triomphe pour justifier les morts ! Dans les guerres il y a des morts. Dans la lutte des classes les gens meurent. Et si tu me permets de lancer un tract, en temps de paix, en Amérique Latine, un enfant par minute meurt injustement. Tu peux te battre ou ne pas te battre, si tu te bats il va y avoir des morts, mais personne ne peut garantir que tu vas triompher. »

37  « Pour comprendre les faits qui sont survenus à ce moment, il est nécessaire de se rappeler »

38  Ce sentiment que le temps est interrompu par le coup d'État du 24 mars 1976 est largement illustré par la littérature. Je me contenterai de citer ce passage de *Ropa de fuego* (2001) de Marcos Herrera : « Sergio Gabenski era pintor. Había vivido durante la dictadura escondiéndose en pensiones de mala muerte. Se sentaba de cara a la pared y tomaba ginebra. Esos años fueron infinitas botellas acumulándose a los pies del hombre que se iba volviendo loco, que lloraba inmóvil como los muertos a los que buscaba en pesadillas » (Herrera : 22) « Sergio Gabenski était peintre. Pendant la dictature, il avait vécu en se cachant dans des pensions miteuses. Il s'asseyait face au mur et il buvait du genièvre. Ces années ont été l'accumulation d'innombrables bouteilles au pied de l'homme qui devenait fou, que pleurait immobile comme les morts qu'il cherchait dans ses cauchemars. » On peut aussi rappeler le titre du livre testimonial de Feijóo, *Memorias del río inmóvil*, qui fait référence au cours de l'histoire paralysé.

39  « Les faits relatés dans cette histoire sont le produit de l'imagination, et ne font référence à aucun personnage ni situation réelle dans le passé ou le présent. Peut-être les lecteurs de la province de Río Negro [...] vont-ils être convaincus qu'il y a trop de points de coïncidence avec leur vie quotidienne. »